

Manon De Pauw, *La matière ordinaire*, Montréal, Festival Temps d'images, Usine C, les 4 et 5 avril 2014

Christian Saint-Pierre

Numéro 81, printemps 2014

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/71667ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Les éditions esse

ISSN

0831-859X (imprimé)

1929-3577 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Saint-Pierre, C. (2014). Compte rendu de [Manon De Pauw, *La matière ordinaire*, Montréal, Festival Temps d'images, Usine C, les 4 et 5 avril 2014]. *esse arts + opinions*, (81), 137–137.



Manon De Pauw, *La matière ordinaire*, Usine C, 2014.
photo : permission de l'artiste

Manon De Pauw, *La matière ordinaire*

Montréal, Festival Temps d'images, Usine C, les 4 et 5 avril 2014

Les réalisations de la Montréalaise Manon De Pauw sont tout sauf ordinaires. Depuis plus de dix ans, l'artiste incorpore la vidéo, l'installation, la photographie et la performance pour créer, avec des moyens somme toute modestes, des objets qui enchantent tout autant qu'ils font preuve d'innovation. Dotées d'une théâtralité manifeste, ses œuvres appellent la scène, elles réclament une rencontre avec les corps et les sons.

En 2008, à l'Agora de la danse, à l'occasion du Festival TransAmériques, arrive ce qui devait arriver : la créatrice croise le fer avec la chorégraphe Danièle Desnoyers et l'artiste sonore Nancy Tobin pour donner naissance à un spectacle intitulé *Là où je vis*. Les images et les ombres produites en direct par De Pauw entretiennent un dialogue des plus fertiles avec la danse et la musique. Non seulement le langage de l'artiste apparaît dans toute sa richesse et sa cohérence, il emprunte également des avenues inédites.

En avril dernier, à l'Usine C, à l'occasion du Festival Temps d'images, De Pauw a pour ainsi dire prolongé le travail entrepris en 2008, notamment en retrouvant Pierre-Marc Ouellette, qui tient dans *La matière ordinaire* les rôles de danseur, performeur et chorégraphe, mais aussi en invitant à la rejoindre sur scène cinq choristes dirigés par André Pappathomas. Le fruit de cette rencontre est tout bonnement fascinant : cinquante minutes hypnotiques, humoristiques et parfois même mystiques.

S'il est une dialectique récurrente dans le travail de Manon De Pauw, c'est bien celle qui relie le micro au macro, le plus petit au plus grand, le banal au magique, l'ordinaire à l'extraordinaire. Sa nouvelle création, ni plus ni moins qu'un hommage à l'immensité de l'univers, n'échappe pas à la règle. En prolongeant son irrésistible esthétique *low tech*, en employant de manière fort imaginative le papier, le tissu et la lumière, sans oublier la voix humaine, l'artiste fait naître des merveilles d'incandescence, des voies lactées, des lucioles furieuses, des nébuleuses agitées et des flammes infernales.

On peut lire dans le programme que la représentation est à considérer comme une suite « d'intrigues visuelles qui s'élaborent et se dénouent sous le regard du spectateur ». Voilà qui est tout à fait juste. C'est captivé qu'on écoute et observe cet oratorio. Il y a les chants des hommes et ceux des animaux. Le souverain mouvement des astres. Au final, quand les corps des danseurs vêtus de matières réfléchissantes donnent à voir les flamboyances du Big Bang, on retient littéralement son souffle.

Avec *La matière ordinaire*, Manon De Pauw procède en quelque sorte à une vulgarisation de l'insondable. Elle nous invite à apprivoiser l'infini, à épouser son caractère vertigineux, sa portée philosophique, sa beauté terrifiante et sublime.

[Christian Saint-Pierre]



La 2^e Porte à Gauche, *2050 Mansfield – Rendez-vous à l'hôtel*, 2014.
photo : Claudia Chan Tak

2050 Mansfield – Rendez-vous à l'hôtel

La 2^e Porte à Gauche, hôtel Le Germain, Agora de la danse, Montréal, du 25 janvier au 9 février 2014

Après moult expérimentations chorégraphiques en appartements, dans la ville et dans des bars, la 2^e Porte à Gauche poursuit son interrogation du rapport au spectateur en investissant un hôtel montréalais. Dans *2050 Mansfield – Rendez-vous à l'hôtel*, dont la direction artistique est signée par Katya Moutagnac, le public déambule à travers des chambres d'hôtel accueillant les créations in situ de quatre duos de créateurs, chacun composé d'un(e) metteur(e) en scène et d'un(e) chorégraphe n'ayant jamais collaboré auparavant. L'œuvre-parcours propose une expérience intimiste à plus d'un titre : non seulement le public s'immisce dans le domaine privé de chambres d'hôtel, imprégnées d'une connotation particulière, mais il lui est également donné de partager un espace de proximité avec des interprètes en dehors des balises des espaces scéniques traditionnels. L'expérience du mouvement et du jeu théâtral devient alors plus tangible.

Œuvre nécessairement protéiforme et remarquablement bien ficelée, *2050 Mansfield – Rendez-vous à l'hôtel* convoque quatre univers très différents, où il est jouissif de déceler la griffe de chacun des créateurs. En particulier, elle propose un éventail de rapports au public. Dans le cauchemar trépidant à la David Lynch de Catherine Vidal et Frédérick Gravel – la seule proposition qui ne donne pas à voir l'interaction amoureuse d'un homme et d'une femme –, Emmanuel Schwartz et Peter James s'adressent aux spectateurs, les dévisagent, s'agrippent à eux à l'occasion. Chez Marie Béland et Olivier Choinière, le public est mobilisé par Mathieu Gosselin et Maryline St-Sauveur, qui prennent à partie les spectateurs à travers un dialogue succulent composé de réparties de films d'amour célèbres. Chez Virginie Brunelle et Olivier Kemeid, les spectateurs sont des voyeurs qui observent un homme d'un certain âge (Marc Béland), à la solitude et à la tristesse plus indécentes que le sexe nu, se remémorer son amour perdu (Isabelle Arcand). De la même manière, le *Roméo et Juliette* moderne et charnel de Catherine Gaudet et Jérémie Niel remarquablement interprété par Clara Furey et Francis Ducharme fait appel à la contemplation. Les deux dernières propositions jouent moins le jeu de la participation que les précédentes en ignorant les spectateurs et en leur assignant d'emblée une place fixe. Or, on aurait voulu voir les spectateurs assis sur le lit de Roméo et de Juliette, multiplier les points de vue dans la chambre Brunelle-Kemeid, voire se déplacer librement de chambre en chambre, par exemple arriver au beau milieu ou à l'épilogue d'une proposition.

Engagés ou ignorés, certains spectateurs du *2050 Mansfield* ont tout de même reconstitué un espace scénique traditionnel. Tant le public que les créateurs sont parfois récalcitrants à bouleverser l'état des choses. Toujours est-il que le dernier opus de la 2^e Porte à Gauche fait partie de ces expériences marquantes qui réinventent progressivement le rapport du public avec les arts de la scène.

[Nayla Naoufal]